ÉTAT PRÉSENT DU ROMAN DE LA ROSE: 1891-1971

La critique littéraire modern du Roman de la Rose n'existait pas avant la fin du 19e siècle. A cette époque, l'étudiant sérieux était obligé de travailler sans édition critique des deux cents manuscrits existants jusqu'à l'apparence en 1910 de l'édition d'Ernest Langlois. La toute première critique s'était bornée à la recherche des sources et des influences du Roman de la Rose. Elle présentait tout simplement des passages parallèles sans s'inquiéter de l'art de Guillaume de Lorris ni de Jean de Meun. Le point de départ pour cette sorte d'étude était Les Origines et sources du Roman de la Rose (1891) d'Ernest Langlois.[1] F. M. Warren et Stanley Galpin ont publié l'enquête des sources dans des articles.[2]

A cette même époque on s'intéressait aussi au Roman de la Rose comme source de plusieurs sujets des oeuvres de Chaucer. un article de Lisi Cipriani, "Studies in the Influence of the Roman de la Rose upon Chaucer,"[3] a resumé ce qu'on avait fait jusqu'en 1907 et a tenté d'enregistrer tous les passages sembables. En 1914, Dean Fansler a essayé pour la première fois de grouper les passages pareils non pas selon la chronologie des oeuvres mais plutôt d'après les sujets choisis.[4]

Dans ces études sur les influences et les sources, les critiques n'ont manifesté aucun intérêt direct ni à la signification ni à technique arti-

stique du Roman de la Rose. Cependant toutes les études concluent à des suppositions quant à la sentencia et au manque de cohésion entre les deux parties. Ces suppositions répandues à cette première époque de la critique sont aujourd'hui le sujet d'une vast polémique. Elles remontent à un seul article, "Un Naturaliste du XIII^{e} siècle: Jean de Meung," de Gustave Lanson.[5] C'est la première étude moderne qui interprète l'allégorie et examine le style du Roman de la Rose; les idées de Lanson ont dominé la critique littéraire pendant cinquante ans. En 1975, il n'y a guère de phrase qui n'ait été mise en question, mais les deux propositions les plus disputées sont: 1) le manque total de suite dans le style et dans les idées de Guillaume de Lorris et de Jean de Meun; 2) le principe directeur de la glose de la seconde partie: moquerie de l'amour courtois et philosophie d'amour gouverné de l'instinct naturel. Pendant cinquante ans ces idées ont réapparu sous la forme de suppositions dans la recherche des sources et elles ont été proposé directement par des critiques tels que Ernest Langlois, Edmond Faral, C. S. Lewis, Marcel Françon et Gerard Paré.[6] Ce dernier est allé jusqu'à constater en 1941 que la glose du Roman de la Rose était épuisée.[7] Bien qu'elles soient disputées, les idées de Lanson se voient réaffirmées de nos jours dans des oeuvres comme The Intellectual History of Europe de Friedrich Heer (1966).[8] Or, "Un Naturaliste du XIII^{e} siècle" n'a proposé que des conclusions; l'article ne prétendait les appuyer ni sur l'histoire ni sur le texte du Roman de la Rose. Et les critiques qui ont affirmé les mêmes conclusions ont écrit, tout comme Lanson, sans se référer au texte du Roman de la Rose.

C'est précisement ce manque d'appui textuel qui rend important le chapitre sur le Roman de la

Rose dans The Allegory of Love: A Study in Medieval Tradition de C. S. Lewis (1936).[9] Bien que les conclusions que tire Lewis s'accordent avec celles de Lanson, elles sont basées sur un examen minutieux du texte. Sa glose de l'allégorie de Lorris (une allégorie psychologique selon Lewis) se poursuit presque ligne par ligne. Il constate une différence de style et d'idées entre les deux auteurs qui est même plus grande que celle proposée par Lanson; mais la conclusion ne se fait qu'après une étude des idées dans les deux parties et elle montre la différence des éléments stylistiques.) L'article de Lewis en raison de ses preuves textuelles a frayé le chemin à quatre préoccupations principales (et des quatre domaines de la polémique) de la critique d'après 1936: la nature de l'allégorie dans le Roman de la Rose, la glose de l'allégorie, le problème de l'unité stylistique et philosophique entre Jean de Meun et le problème de l'unité stylistique et philosophique entre Guillaume de Lorris et Jean de Meun. Désormais les quatre lignes de la recherche sont liées et les critiques qui essayent de traiter une seule question se trouvent dans la situation de répondre aussi aux autres. Mais lorsque la critique se tourne vers la sentencia du Roman de la Rose et la façon dont cette signification est expliquée, nous voyons à quel point nous sommes éloignés de l'épuisement qu'à constaté Paré il y a trente ans, juste au moment où se posaient les questions les plus importantes.

La discussion de l'allégorie met au point la nature de l'allégorie du Roman de la Rose. En 1936 Lewis l'avait nommée psychologique et il avait montré que chaque personnage représentait un aspect du psychisme humain. Plus tard, Charles Muscatine a élargi ce point de vue en constatant que le poème de Guillaume de Lorris était amoral.[10] Limités à la supposition que Jean de Meun a transgressé le

caractère psychologique de l'allégorie de Lorris, les défenseurs d'une allégorie psychologique se bornent à l'étude de Guillaume de Lorris.

Charles Dahlberg est le défenseur principal d'une sentencia morale et par là il trouve des indications de l'unité des deux poèmes. Il cite l'incorporation à l'intrigue par Jean de Meun des discours philosophiques et une référence de Guillaume de Lorris à Macrobe qui avait parlé des allégories de rêve comme la révélation de la vérité divine.[11] On peut facilement attribuer aux deux auteurs une sentencia morale; l'interprétation morale est donc populaire. Un grand nombre de critiques modernes acceptent sans question la nature morale de l'allégorie et cette interprétation se trouve à la base de la plupart des articles récents. Seul Rosemond Tuve dans son étude sur l'emploi et la signification de l'allégorie médiévale proteste en disant que dans le cas de la construction du Roman de la Rose, les personnages ont une signification aussi bien psychologique que morale et que toute considération de l'allégorie et toute glose doivent en relever les les suggestions dans les domaines.[12] Mais il faut une grande oeuvre telles que The Mirror of Love d'Alan Gunnet The Roman de la Rose de John Fleming pour offrire une glose suffisamment détaillée pour réconcilier les aspects différents de l'allégorie.[13]

La glose minutieuse de C. S. Lewis du poème de Lorris et sa constation sur l'impossibilité d'interpréter les concepts mal harmonisés de Meun ont également inspiré l'intérêt critique à l'interprétation de l'allégorie du Roman de la Rose. On a disputé son opinion sur les deux auteurs mais il n'y a aucun doute que The Allegory of Love a amené beaucoup d'études dans le domaine "épuisé" de la glose morale.

The Mirror of Love d' Alan Gunn (1952) était la première grande oeuvre moderne consacrée à la signification et à l'unité du Roman de la Rose. Opposé à Lewis et à Lanson sur la question de l'unité des deux poèmes, Gunn se range dans la tradition de Lanson en interprétant les discours de la Nature et du Génie comme le point culminant auquel la narration monte. Gunn explique l'apparence de chaque maître allégorique comme une leçon vers la maturité et dans l'initiation de la jeunesse aux conventions de la société et à la procréation de la race humaine. Prétendant à l'interpretation "historique" (celle que tout homme lettré aurait compris au moyen âge), Gunn situe le Roman de la Rose dans la tradition de la philosophie platonicienne qui avait pour doctrine principale le remplissage de la terre. Par sa compréhension du discours de la Nature comme ultime signification philosophique de l'amour, Gunne considère la glose morale comme progrès vers la vertu.

En 1951, D. W. Robertson a suggéré pour la première fois une interprétation foncièrement différente de l'allégorie. "The Doctrine of Charity in Mediaeval Literary Gardens" est, tout comme The Mirror of Love, d'une nature historique. Robertson examine l'association symbolique des éléments des jardins dans la littérature chrétienne, ensuite il compare ces éléments aux jardins dans le Roman de la Rose et il en tire la conclusion que l'aspect moral de l'allégorie (de Lorris qussi bien que de Meun) établit la chute de la jeunesse au péché.[14] Bien que les critiques comme Robertson, Dahlberg et Tuve[15] aient continué à développer ce point de vue, une défense détaillée de l'interprétation n'a apparu qu'en 1969 dans The Roman de la Rose: A Study in Allegory and Iconography de John Fleming.

Comme Gunn, Fleming suppose une unité étroite entre les thèmes de Lorris et de Meun, mais il propose que le lien est l'emploi de l'ironie, non pas l'exposition de la signification de l'amour. Fleming renforce sa prétention à l'interprétation historique du dessein ironique par une explication des nombreuses illustrations qui illuminaient les premières éditions du Roman de la Rose. Il analyse aussi le mouvement du récit et les discours philosophiques qui révèlent une progression d'absurdités lorsqu'ils sont compris littéralement mais qui forment un poème subtil et cohérent si on les comprend comme un commentaire ironique sur un fou qui cède à la concupiscence.

Ainsi, la discussion littéraire de la glose et de l'unité du Roman de la Rose comporte essentiellement deux lignes d'interprétation: celle qui suit la progression apparente du récit et celle qui y voit une ironie mordante. Depuis 1952 (The Mirror of Love), les études sur la glose se caractérisent par la polémique. Gunn et Fleming consacrent une grande partie de leur étude à discuter et à rejeter des oeuvres telles que "Un Naturaliste du XIII^{e} siècle" et The Allegory of Love. Pendant les années soixante, beaucoup d'articles ont apparu dont la portée était limitée et dont le but explicite était de rejeter les idées d'un camp ou de renforcer celles de l'autre. Donald Stone a écrit deux articles dans ce genre. Le premier met en question la glose de Lewis et le deuxième rejette le milieu religieux du jardin de Déduit de Lorris qu'avait proposé Robertson pour démontrer l'ironie de la chute de la jeunesse.[16] A. E. Milan a examiné des références au mythe de l'âge d'or pour discréditer Gérard Paré et Gustave Lanson qui avaient comparé le naturalisme philosophique de Jean de Meun à un "réalisme bourgeois" politique en citant des passages hors de leur

contexte et en les acceptant comme l'avis de l'auteur.[17]

Par contre, W. W. Ryding a tenté de justifier la présence de Faux Semblant parmi les maîtres de la jeunesse[18] ce qui est le problème le plus épineux de l'interprétation naturaliste. Gunn avait abandonné le problème en avouant enfin cette seule inconséquence dans une progression par ailleurs unifiée. Virginia W. Egbert a renforcé la glose de Robertson de la conquète de la jeunesse par le péché dans une courte étude (qui a apparu trois ans avant l'eouvre de Fleming sur l'iconographie) des enluminures dans l'histoire de Pygmalion.[19]

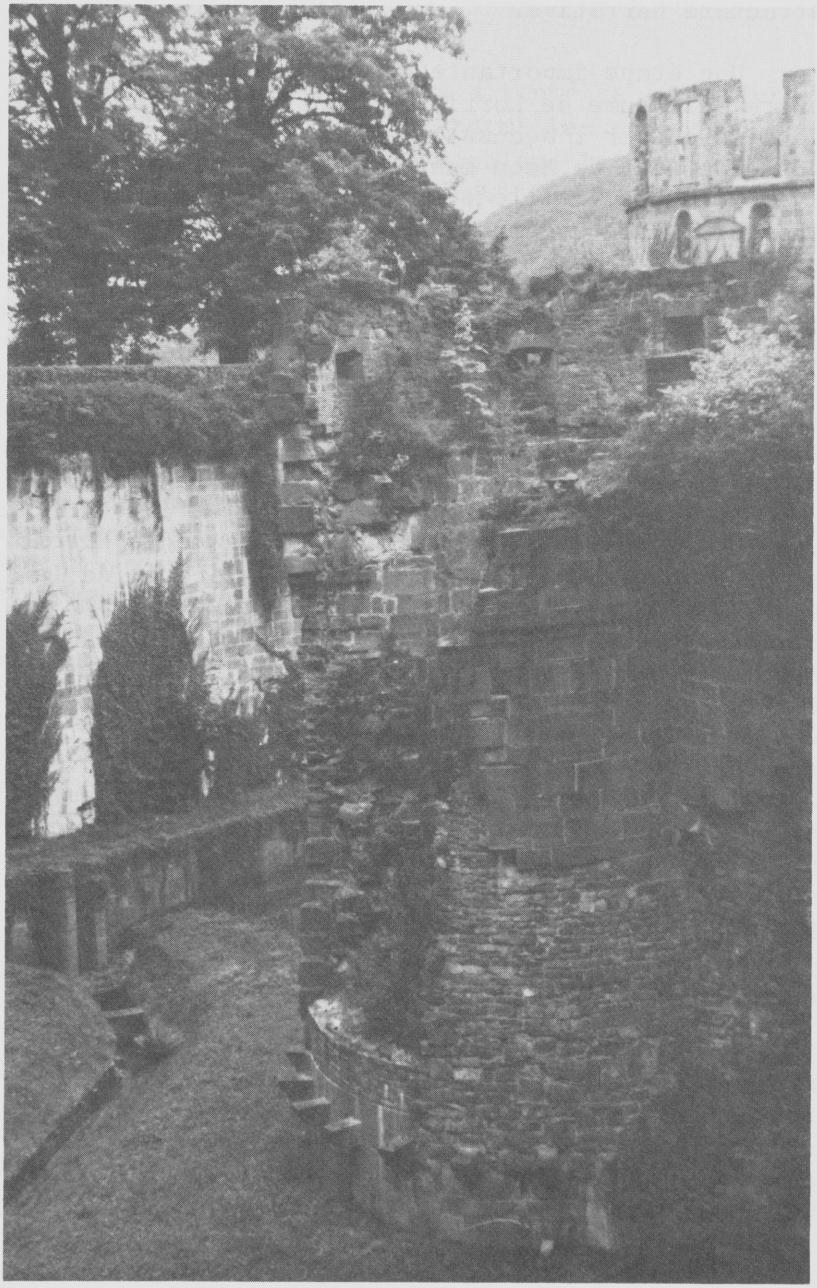
Récemment les études sur l'unité du Roman de la Rose se sont efforcées d'établir l'unité de structure et de thèmes des deux poèmes. Elles se sont donc melées à la polémique de deux côtés. D'abord elles ont à détruire l'idée acceptée depuis longtemps de la discontinuité stylistique (établie en 1894 par Lanson et toujours présente dans la critique jusqu'aux années cinquante). Et puisqu'elles discutent l'unité des thèmes, elles s'engagent inévitablement dans la polémique de la glose. Nous avons déjà vu que Fleming et Gunn proposent l'unité thématique du Roman de la Rose. La question principale de The Mirror of Love est en effet l'unité et en dépassant l'unité des thèmes Gunn est le premier critique à proposer l'unité de la structure. Il la démontre en examinant des figures de rhétorique qu'il retrouve dans les deux parties de l'oeuvre. D'autres qui ont traité l'unité des thèmes et de la structure sont Dahlberg dans "Macrobius and the Unity of the Roman de la Rose" (il propose l'unité de l'allégorie morale), Lionel Friedman dans "Gradus Amoris"[20] (l'unité de la structure narrative), et Robertson dans Preface to Chaucer (l'unité de l'allégorie morale et de la

structure narrative.

Une étape importante pour établir l'unité entre Guillaume de Lorris et Jean de Meun était de discréditer l'accusation de C. S. Lewis que le poème de Jean de Meun manque d'unité interne. Dans l'article "La Vieille's Digression on Free Love," Thomas D. Hill a démontré une structure bien raisonnée dans un seul discours.[21] Gunn et Friedman[22] suggèrent la structure narrative d'une suite de leçons données à la jeunesse sous la forme de discours philosophiques. Les deux maintiennent, bien sûr, que les concepts philosophiques sont unifiés en ce qu'ils avancent vers la compréhention la plus élevée de l'amour (le remplissage de la terre) telle qu'elle est présentée par la Nature et le Génie.

Les études sur le style de Guillaume de Lorris et de Jean de Meun ont commencé à se libérer de la polémique quoique quelques critiques comme Thomas Hill dans son étude de la rhétorique chez Jean de Meun préfèrent écrire contre les idées vieillies. Un article d'Alan Gunn (1962) a éxaminé la fonction des archétypes dans le Roman de la Rose sans référence polémique,[23] et Paul Strohn a démontré l'emploi d'un point de vue variable dans le poème de Lorris.[24] Comme on voit facilement, les études stylistiques qui sont éloignées de la polémique sont récentes, dispersées et sur des sujets disparates. Elles renferment naturellement des présuppositions qui touchent indirectement à la polémique.

Un des développements les plus interéssants apparaît dans les recherches récentes sur les sources, les traditions et les influences. Là, nous avons parcouru un cycle, car c'est là qu'a commencé la critique moderne du Roman de la Rose. George Economou a examiné de nouveau l'oeuvre



Alain de Lille comme source du poème de Jean de Meun, non pas avec l'intention traditionnelle de dresser une liste de vers pareils mais plutôt pour découvrir des indications de l'ironie dans ses modifications.[25] Deux ouvrages ont examiné l'emploi du mythe: le premier pour voir si les traditions étaient affirmées ou bien modifiées par la culture médiévale ou par les deux poètes,[26] et le second pour expliquer la fonction technique et esthétique du mythe dans le Roman de la Rose. Le deuxième article, "Narcisse et Pygmalion dans le Roman de la Rose,"[27] offre les premiers indices depuis C. S. Lewis (1936) qui insistent sur la discontinuité stylistique entre Guillaume de Lorris et Jean de Meun. Des articles tels que ceux d'Economou et de Poiron ont réussi à mettre au jour des aperçus pénétrants sans se mêler à la polémique.

Alan Gunn a employé le premier la polémique comme procédé de critique littéraire du Roman de la Rose (1952). Après une vingtaine d'années de polémique nous trouvons qu'elle a inspiré bien des critiques à revoir le poème et que sa fonction principale a été de réfuter des suppositions soutenues sans examen pendant plus de cinquante ans. Or, on a vite accompli cette tâche et de nouveaux sujets de polémique se sont élevés parmi les critiques après 1950. La controverse au sujet de l'allégorie de la glose et de l'unité a tendance à poser des questions plutôt que d'y répondre. Ainsi la compréhension du Roman de la Rose reste un problème sans solution finale.

En supposant seulement que la sentencia du poème (ou des deux poèmes séparés) n'est pas à la fois ironique et non-ironique, la polémique de la glose devra continuer à jouer un rôle important dans la critique. Ni les grands ouvrages ni les articles n'ont établi la signification fondamentale

d'une façon définitive. Les grands ouvrages y ont échoué parce que leurs arguments se basent plutôt sur l'histoire que sur le poème lui-même. L'argument d'Alan Gunn dépend de la prédominance des idées platoniciennes au moyen âge. Celui de John Fleming se base sur la tradition chrétienne et l'interprétation des artistes qui ont illustré les premiers manuscrits. Or ces facteurs ne peuvent qu'établir les limites des interprétations possibles et après les avoir considérés, il faut toujours démontrer d'après le texte du Roman de la Rose la présence ou l'absence d'une ironie consciente. Ni Gunn ni Fleming n'ont établi d'une manière concluante leur interprétation du poème, bien que chacun traite d'une façon convaincante de passages. Les articles ont beaucoup contribué à la critique mais ils révèlent deux faiblesses. Les uns se basent sur des suppositions quant à l'unité et la nature de l'allégorie; les autres sont inductifs mais d'une portée extrêmement limitée. Pour établir la sentencia morale du Roman de la Rose, la critique doit poursuivre des investigations sur la présence ou l'absence de l'ironie. Et après, les études stylistiques pourront sans doute se développer car la lacune présente est attribuable à l'incertitude que les techniques littéraires voulaient montrer.

En examinant l'unité du Roman de la Rose les critiques de nos jours ont trop écrit sur les vieilles accusations de manque de suite. Les analyses de structure chez Jean de Meun sont justifiées et valables tout comme celles de la structure narrative dans les deux poèmes. Mais la critique récente ne tient aucun compte de ce que la critique ancienne a bien compris: il existe des différences fondamentales entre les deux poèmes. La discussion sur l'importance de la narration, sur la quantité de discours philosophiques et sur

l'intégration des deux devrait se relever à présent qu'on a éliminé les vieilles suppositions. Quant à l'unité thématique, les études continueront inévitablement à se lier à la discussion de la glose. Par une réaction trop forte contre l'ancienne critique, les études de nos jours ont refusé de considérer la possibilité du manque de suite.

Rosemond Tuve a signalé la direction que la critique sur l'allégorie devrait suivre: une considération des niveaux psychologiques et moraux chez Guillaume de Lorris et Jean de Meun. Les critiques qui ont étudié les aspects psychologiques de l'allégorie de Guillaume de Lorris ont déjà remarqué "le danger" de ce domaine de recherche: il découvra probablement des différences stylistiques, et les critiques ont donc hésité jusqu'ici à sonder la question.

Ainsi la polémique a joué un rôle très important dans la critique littéraire du Roman de la Rose et à moins d'une oeuvre définitive sur l'ironie elle continuera sans doute à régner (à l'exception peut-être du domaine des sources et des traditions). Sauf quelques uns les critiques n'ont pas abusé de la technique, se consacrant aussi à la discussion positive. En conclusion, la présence de querelles continuelles chez les critiques du Roman de la Rose montre l'incertitude sur ce sujet mais nous permet aussi d'espérer avoir des réponses dans la critique future.

Susan Ramsey
The University of Kansas

Notes

[1]Paris: Thorin, 1891.

[2]F. M. Warren, "On the Date and Composition of Guillaume de Lorris's Roman de la Rose." PMLA, XXIII (1908), 269-84. and "A Byzantine Source for Guillaume de Lorris's Roman de la Rose," PMLA, XXXI, (1916), 232-46. Stanley Galpin, "Fortune's Wheel in the Roman de la Rose," PMLA, XXIV (1909), 332-42.

[3]PMLA, XXII (1907), 552-95.

[4]Chaucer and the Roman de la Rose (New York: Columbia University Press, 1914).

[5]Revue bleue, quatrième série, II (1894), 35-41.

[6]Ernest Langlois, "Le Roman de la Rose," Histoire de la langue et de la littérature francaises, ed. Ernest Langlois (Paris: Armand Colin & Cie., 1896), 106-61. Edmond Faral, "La Littérature allégorique et le 'Roman de la Rose,'" Histoire de la littérature francaise, ed. J. Bédier et Paul Hazard, (Paris: Larousse, 1923), I. C. S. Lewis, "The Romance of the Rose," The Allegory of Love: A Study in Medieval Tradition (London: Oxford University Press, 1936), 112-56. Marcel Françon, "Jean de Meun et les origines du naturalisme de la Renaissance, " PMLA, LIX (1944), 624-45.

[7]Gerard Paré, Le Roman de la Rose et la scolastique courtoise (Ottawa: Institut d'Etudes Médiévales).

[8]Trans. J. Steinberg (New York and Cleveland), 146-147.

[9]London: Oxford University Press, 112-156.

[10]"The Emergence of Psychological Allegory in Old French Romance," PMLA, LXVIII (1953), 161-1182.

[11]"Macrobius and the Unity of the Roman de la Rose," Studies in Philology, LVIII (1961), 573-82 573-82; et "Love and the Roman de la Rose," Speculum, 44 (1969), 568-84.

[12]Allegorical Imagery (Princeton: Princeton University Press, 1966).

[13]The Mirror of Love: A Reinterpretation of the Roman de la Rose (Lubbock, Texas: Texas Tech Press, 1952). The Roman de la Rose: A Study in Allegory and Iconography (Princeton: Princeton University Press, 1969).

[14]"The Doctrine of Charity in Mediaeval Li Literary Gardens: A Topical Approach through Symbolism and Allegory," Speculum, 26 (1951), 24-49.

[15]Charles Dahlberg, "Love and the Roman de la Rose" et "Macrobius and the Unity of the Roman de la Rose." Rosemond Tuve, Allegorical Imagery.

[16]"C. S. Lewis and Lorris' Lady." Romance No Notes, VI (1965), 196-99. "Old and New Thoughts in Guillaume de lorris," Australian Journal of French Studies, II (1965), 157-70.

[17]"The Golden Age and the Political theory of Jean de Meun: a myth in Rose scholarship,"

Symposium, 23 (1969), 137-49.

[18]"Faus Semblant: Hero or Hypocrite," Romanic Review, 60 (1969), 163-67.

[19]"Pygmalion as Sculptor," Princeton University Library Chronicle, XXVIII (1966/67), 20-23.

[20]Romance Philology, XIX (1965), 167-77.

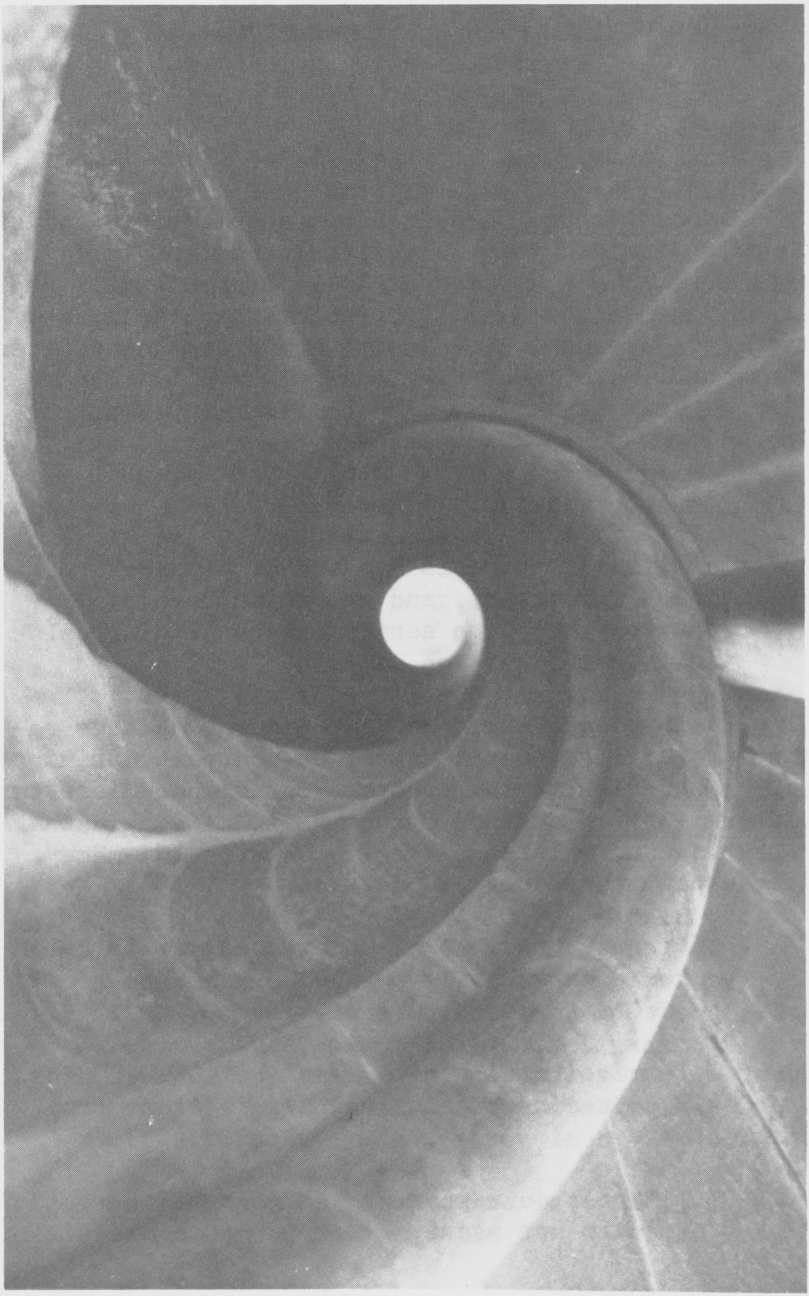
[21]"La Vieille's Digression on Free Love: A Note on the Rhetorical Structure in the Romance of the Rose," Romance Notes, XIII (1966/67), 113-15.

[22]Lionel Friedman, "Gradus Amoris".

[23]Alan Gunn, "Teacher and Student in the Roman de la Rose: A Study in Archetypal Figures and Patterns, "L'Esprit Créateur, II (1962), 126-134.

[24]"Guillaume as Narrator and Lover in the Roman de la Rose," Romanic Review, 59 (1968), 3-9.

[25]"The Character Genius in Alain de Lille, Jean de Meun and John Gower," The Chaucer Review, 4 (1970), 203-10.

[26]Frederick Goldin, The Mirror of Narcissus in the Courtly Love Lyric (Ithaca: Cornell University Press, 1967).

[27]Essays in Honor of Louis Francis Solano, ed. Raymond J. Cormier and Urban T. Holmes (Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1970), 153-65.